

Façons de raisonner¹

Suite à certaines discussions intervenues récemment au collège de la passe, et à d'autres échanges lors de la réunion commune du 18 septembre dernier, il m'a paru important de revenir sur la question de la différence et de la relation entre ce qu'il en est de l'école d'une part, et de l'association d'autre part.

Il a été dit lors de différentes assemblées de l'EPSF qu'association et école sont deux termes qui ne se recouvrent pas². Cependant les deux écoles qui se sont engagées dans l'actuel dispositif commun de passe sont également deux associations. La question de l'articulation de ces deux termes, école et association, se pose donc inévitablement. La présente intervention prend sa source dans une réflexion qui porte sur les conditions d'une telle articulation. Je commencerai par retracer le cadre de ces réflexions.

Je rappelle tout d'abord que dans notre champ de travail, le nom « école », parce qu'il concerne la formation des psychanalystes, renvoie au fait que cette formation ne saurait ni s'accomplir dans le cadre d'un rapport maître-élève, ni se réduire à la transmission d'un corpus de connaissance ou à l'apprentissage d'un savoir-faire. De plus, pour ceux qui ont perçu l'enjeu de la « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École³ », le nom « école » se trouve indissociablement lié à la procédure de la passe. Cette procédure se présente comme une alternative à un mode de formation où ce serait l'institution, voire l'association analytique, qui garantirait l'acte instituant le psychanalyste. Elle s'effectue à partir d'un nouage de trois positions subjectives distinctes (passant, passeurs et cartel) et conduit à la nomination des Analystes de l'École ; cette nomination n'est pas nomination de quelqu'un à un titre, mais elle porte sur le réel d'où l'analyste opère⁴. Il est clair que le nouage des trois positions subjectives dont dépend l'effectuation de la procédure ne saurait être prescrit par la voie des statuts d'une association. « Nous n'instituons du nouveau

¹ Exposé à la réunion publique du Collège de la passe, le 9 octobre 2010.

² B. Lemérier, « Assises de l'École. Sur le fonctionnement de l'École de psychanalyse Sigmund Freud », *Carnets de l'EPSF* n° 70, p. 33.

³ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 241.

⁴ Cf. S. Rabinovitch, « Qu'est-ce qu'un nom ? », *Carnets de l'EPSF* n° 18, p. 45.

que dans le fonctionnement⁵ », indique Lacan dans les premières lignes de la Proposition de 1967.

La passe n'est évidemment pas le tout de l'école. Elle n'est d'ailleurs pas la seule formation d'école, le cartel en est une autre, et le nom d'école recouvre aussi d'autres activités. Cependant, l'enjeu décisif que la passe comporte pour la formation du psychanalyste et l'alternative qu'elle constitue par rapport à ce qui relève de la cooptation, fait que la passe joue un rôle déterminant dans l'école. Selon le texte de présentation de l'EPSF⁶ : « Le dispositif de la passe en [...] de l'École] constitue le cœur ». Il s'ensuit que l'enjeu de la passe prend une valeur déterminante dans la vie de l'école et que le nouage des trois positions subjectives qu'elle suppose exerce une incidence déterminante sur l'appréhension de la dimension temporelle qui prévaut dans l'école.

À la différence de ceci, une association, qu'elle se situe dans le champ de la psychanalyse ou ailleurs, est un groupement d'individus qui se constitue en vue de la réalisation d'un but commun. Si un tel groupement déclare officiellement son existence et publie des statuts il dispose d'une personnalité juridique. Ces statuts définissent alors conformément à la loi, les conditions d'admission, les buts et les moyens de l'association. Les activités par lesquelles l'association s'efforce de réaliser ses buts sont organisées par les différentes instances qui la composent. La vie de l'association se centre autour de la programmation et de la mise en œuvre de ces activités. Tout indique que l'appréhension du temps dans la logique associative se détermine dans la visée de la réalisation actuelle d'un objectif préalablement projeté dans l'avenir.

Cette ébauche de comparaison suffira, j'espère, à introduire l'idée qui vient maintenant : école et association ne sont pas seulement deux termes qui ne se recouvrent pas, ce sont également deux termes qui renvoient à deux logiques différentes⁷.

Le mot de *logique* qui intervient ici peut être pris au sens courant, c'est-à-dire au sens de « façon de raisonner ». Ce que je soutiens en parlant de logiques différentes, c'est que l'école et l'association ne se distinguent pas seulement par le fait qu'elles effectuent des tâches différentes, mais également par le fait que la réalisation de ces tâches nécessite des façons de raisonner différentes. S'il en est ainsi, le fait qu'une association porte le nom d'école ou qu'une école soit également une association comporte en soi une importante difficulté. Car une proposition valide dans l'une des logiques peut ne pas l'être dans l'autre ; rien n'empêche alors qu'une décision qui se justifie dans l'une des logiques, ne s'avère injustifiée ou injustifiable dans l'autre. La question de la coexistence des deux logiques se pose donc inévitablement. Elle se redouble

⁵ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le Psychanalyste de l'École », *op. cit.*, p. 243.

⁶ Cf. l'annuaire de l'EPSF, p. 4.

⁷ Cf. à ce propos, B. Lemérier, *op. cit.*, p. 34.

même pour ce qui nous occupe car « l'expérience a montré que l'ajout d'un dispositif de passe ne suffisait pas à ce qu'une association analytique se laisse traverser, entamer par des effets d'école⁸ ». Il ne s'agit pas seulement d'assurer un mode de coexistence des deux logiques, il faut que le fonctionnement associatif ne fasse pas obstacle à ce que le collectif se fonde en communauté d'expérience⁹.

Récemment, il m'a paru que cette difficulté devrait être remise en chantier, et c'est ce qui m'a conduit à tenter de l'aborder à l'aide de l'outil topologique.

Cette référence à l'outil topologique s'inscrit également dans la suite d'une idée qui a été formulée lors des assises de l'EPSF. Il a été dit à ce moment que le fonctionnement associatif relève d'une logique *sphérique* alors que l'école relève d'une logique *asphérique*¹⁰. Je m'appuierai sur cette formulation pour présenter l'idée que la question de la coexistence des deux logiques qui nous occupent ici peut être abordée à partir de la topologie du plan projectif. Voyons ceci de plus près.

Il est généralement bien connu que le plan projectif, que Lacan appelle aussi *asphère* ou *cross-cap*, présente la propriété de pouvoir être découpé en deux parties (ou en deux composants) dont les propriétés topologiques sont différentes : d'une part, un disque dont les propriétés s'apparentent à celles d'une *sphère* et, d'autre part, une bande de Moëbius dont les propriétés s'apparentent à celles du plan projectif ou *asphère*, dans son entièreté¹¹. Sans aborder la délicate question de savoir s'il s'agit de structure ou de métaphore, il m'a semblé que la relation de ces deux composants ouvrait d'intéressantes pistes de réflexion pour aborder la question de la différence et de la coexistence des logiques *asphérique* et *sphérique* dans la mesure où elles prévaudraient respectivement dans l'école et dans l'association.

Il ne s'agira donc pas ici de faire le point sur la question de la relation entre école et association qui a été traitée abondamment par ailleurs. Il ne s'agira pas non plus d'entrer en discussion avec d'autres travaux qui traitent également

⁸ *Ibidem*.

⁹ Cf. Annie Tardits, « Analyste de l'École ? Quel drôle de nom ! Pourquoi pas... », in *La passe aujourd'hui*, EPSF, la lettre lacanienne, une école de la psychanalyse, Cahiers pour une école, Carnets de l'EPSF, Paris, 2008, p. 139.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ Rappelons ce que Lacan dit de la coupure qui sépare les deux composants du plan projectif, dans la note des pages 553-554 des *Écrits*, lorsqu'il commente le schéma R : « Nous voulons dire que seule la coupure révèle la structure de la surface entière de pouvoir y détacher ces deux éléments hétérogènes [...] » J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 554.

de cette question — je pense notamment aux travaux récents d'Erik Porge à ce propos¹² — mais plutôt de présenter un mode de recours au plan projectif qui pourrait faciliter l'approche de ces questions et peut-être de ces discussions.

Dans le présent exposé, je ne pourrai faire plus que d'évoquer l'idée de cette utilisation et je tenterai surtout, à titre introductif, de dégager deux points de rapprochement entre les deux composants du plan projectif et les deux logiques ici concernées.

- Un premier point concerne l'entité que désignent respectivement les noms d'école et d'association. J'indiquerai que ces entités se différencient par des propriétés comparables à celles qui différencient les composants du plan projectif.

- Le second point concerne l'intuition du temps et la perspective temporelle. J'indiquerai que la prise en compte des effets de rétroaction, indissociable du nouage des trois positions subjectives du dispositif de passe, introduit la notion d'un temps réversif dont certaines propriétés peuvent être appréhendées à partir du caractère non-orientable de l'un des composants du plan projectif, la bande de Moëbius.

Ceci dit et avant d'entamer la description de ces deux points de rapprochement, je commencerai par préciser l'usage que je ferai des termes de surface, de sphère et de plan projectif. À cette occasion, j'apporterai aussi quelques précisions supplémentaires à propos de la décomposition de cet objet dans ses parties sphérique et asphérique et du rapprochement qu'il semble permettre avec les deux logiques qui nous occupent.

Surface

Une surface est un espace à deux dimensions, c'est-à-dire un espace dans lequel il est possible de se déplacer dans deux directions distinctes. On pourrait dire également que c'est un espace dans lequel tout voisinage d'un point quelconque est homéomorphe à un plan¹³.

Ajoutons qu'un espace à deux dimensions est une coupure d'un espace à trois dimensions. De même une ligne (espace à une dimension) est une coupure d'un espace à deux dimensions.

Les surfaces dont nous allons parler sont des espaces fermés (sans bord) et connexes (faits d'un seul morceau). En outre elles sont telles que les pans et les nappes qui les composent ne se recoupent ni ne s'auto-traversent en aucun

¹² Cf. Erik Porge, « De la structure du lien du dispositif ternaire de la passe à une école de psychanalyse », *Carnets de l'EPSF* n° 73, Paris, 2009, p. 27.

¹³ Deux objets sont dit homéomorphes s'il existe une transformation (ou une fonction) qui fait correspondre à chaque point de l'un, un et un seul point de l'autre. La notion de « transformation continue » est souvent utilisée pour évoquer la propriété d'homéomorphisme. Cf. R. Lavendhomme, *Lieux du sujet. Psychanalyse et mathématique*, Paris, Seuil, 2001, p. 21 et suivantes.

point. Il existe quatre configurations possibles d'un tel espace à deux dimensions : la sphère, le tore, le plan projectif et la bouteille de Klein.

La sphère et le tore sont dites « surfaces bilatères », parce que l'ensemble des pans et des nappes qui les constituent présente deux faces distinctes l'une de l'autre, ce qui implique également qu'elles comportent un intérieur complètement séparé de l'extérieur.

L'exemple du ballon permet d'illustrer ceci. Un ballon est un exemple de sphère. En manipulant un ballon bien gonflé, vous expérimentez le fait que l'air ne peut en sortir. C'est un exemple de surface fermée, bilatère : l'intérieur est complètement séparé de l'extérieur. Le ballon présente donc deux faces nettement séparées l'une de l'autre. Si le ballon est crevé, sa surface a un bord, c'est un exemple de sphère trouée. Une sphère trouée est une surface ouverte homéomorphe à un disque, un disque est lui-même réductible à un point.

Des observations semblables peuvent être faites à propos du tore. Une chambre à air est un exemple de tore. Si la chambre à air n'est pas crevée, elle ne se dégonfle pas, l'air ne peut pas sortir, c'est une surface fermée, bilatère : le dedans est complètement séparé du dehors.

La sphère et le tore sont des surfaces fermées, connexes et bilatères : aucun chemin à la surface de ces objets ne permet d'atteindre une face en partant de l'autre, sans pratiquer une coupure ou un trou dans l'épaisseur même de la surface.

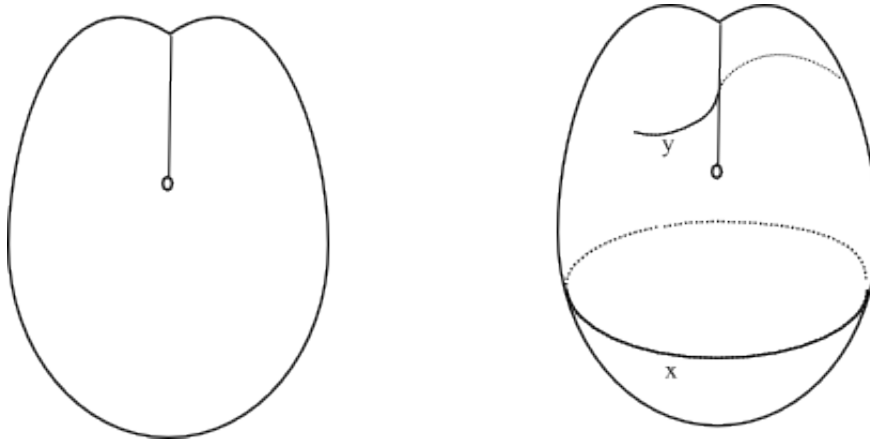
Le plan projectif et la bouteille de Klein sont également des surfaces fermées et connexes mais, bien qu'on puisse y distinguer localement deux faces distinctes l'une de l'autre, le dedans et le dehors n'y sont pas complètement séparés. Ceci implique que, partant d'un point quelconque situé sur l'une des faces d'un tel objet, il est toujours possible de trouver un chemin permettant de rejoindre n'importe quel point de la face opposée sans avoir à pratiquer pour autant une coupure ou un forage. On dit que le plan projectif et la bouteille de Klein sont des « surfaces unilatères ».

Aucune de ces surfaces unilatères n'est représentable dans l'espace à trois dimensions, on ne peut donc pas en donner d'exemple comme on a pu le faire pour les surfaces bilatères. Cependant certaines conventions de dessin et d'interprétation permettent d'en construire une représentation suffisamment rigoureuse pour donner à saisir quelque chose de la structure de ces objets.

Le dessin qui suit, à gauche, est une présentation graphique du plan projectif ou *asphère*. Il peut être lu comme figurant une sphère dont la partie supérieure aurait été pincée de manière à y faire apparaître un pli. Ce pli est représenté sur notre dessin par un segment de droite se terminant par un point. Ce segment n'appartient pas à la structure topologique du plan projectif et n'apparaît ici que comme *artefact* permettant de représenter le résultat de

l'immersion de l'*asphère* dans l'espace de l'intuition sensible à trois dimensions. Il est parfois appelé ligne d'immersion pour souligner ce fait¹⁴.

Le dessin de droite illustre la façon dont il convient de lire cette représentation du plan projectif. La ligne fermée x , tracée dans la partie inférieure du dessin, doit être lue comme parcourant sa partie sphérique ; les pointillés figurent la partie de cette ligne qui parcourt la face arrière de l'objet. La ligne ouverte y doit être lue comme étant tracée dans la partie du plan projectif qui est traversée par la ligne d'immersion. On voit que la partie de y qui se trouve à gauche de cette ligne est tracée en trait plein, ce qui indique qu'elle se trouve à l'extérieur de la partie avant du plan projectif. La partie de y qui se trouve à droite de la ligne d'immersion est représentée en pointillé, ce qui indique qu'au delà de cette ligne y se continue sur la face intérieure de la partie arrière.



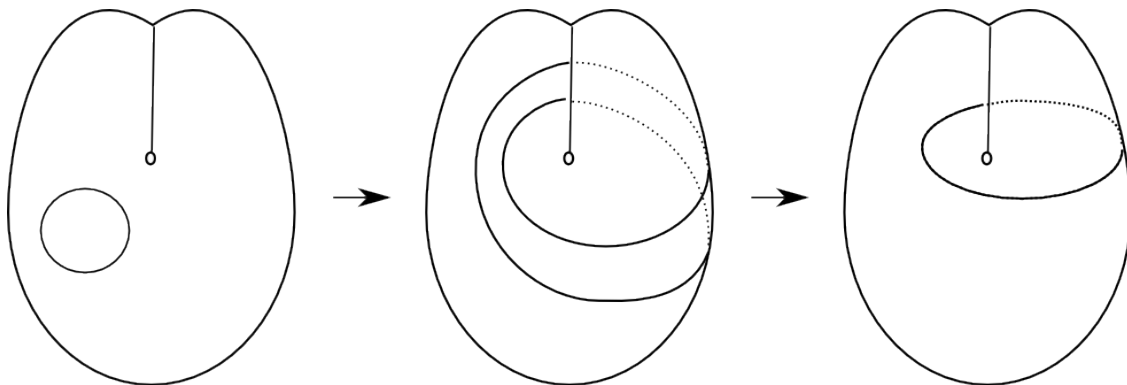
Comme il a été évoqué plus haut, une importante propriété de l'*asphère* est de pouvoir se décomposer en deux parties, ou en deux composants de structure topologique différente : l'un des composants est homéomorphe à un disque, soit à une sphère trouée, l'autre est homéomorphe à une bande de Moëbius. Le plan projectif ou *asphère* apparaît donc aussi bien comme le résultat de la conjonction ou de la connexion d'une bande de Moëbius et d'une sphère trouée. Ceci mérite d'être précisé.

Les trois dessins qui suivent, montrent trois représentations possibles du tracé d'une ligne fermée à la surface du plan projectif. L'alternance des traits

¹⁴ Rappelons à ce propos ce que Lacan indique, dès le 16 mai 1962, lors du Séminaire, livre IX, *L'identification* : « On ne peut le (le cross-cap) matérialiser au tableau sans faire intervenir cette ligne de pénétration, car l'intuition spatiale exige qu'on la montre, mais la spéculation n'en tient aucun compte. » La « ligne de pénétration », et par conséquent le point qui en constitue l'extrémité, n'appartiennent pas à la structure du plan projectif mais sont une nécessité inhérente à sa présentation. Le point hors ligne et la ligne sans point dont Lacan parlera dans « L'étourdit » ne s'y distinguent qu'à partir de la coupure qui dissocie les deux composants du cross-cap. Il n'y a pas lieu de penser que le tracé de cette coupure pourrait être déterminé par l'existence d'un point qui lui préexisterait à la surface de cet objet.

pleins et des pointillés doit s'y lire selon la convention expliquée plus haut, et la ligne elle-même doit s'y lire pour ce qu'elle est en topologie, trajectoire d'une coupure fermée. On peut vérifier que chacune de ces trajectoires donne lieu à une coupure qui décompose l'objet dans les deux mêmes éléments de structure hétérogène : une bande de Moëbius et un disque réductible à un point.

On peut vérifier également qu'à partir de l'un quelconque de ces trois tracés, il est toujours possible d'obtenir n'importe lequel des deux autres par simple transformation continue de la ligne à la surface de l'*asphère*. Les trois trajectoires de la coupure fermée se distinguent cependant par le fait de se présenter sous l'aspect d'une boucle simple ou d'une double boucle et d'enserrer une partie de surface ou un vide. Voyons ceci de plus près.



Le dessin de gauche montre une coupure se bouclant en un tour et qui cerne une partie de surface qui a manifestement la forme d'un disque sphérique réductible à un point¹⁵. Le dessin du milieu, où la coupure fermée se boucle en deux tours, met en évidence le fait que l'autre composant du plan projectif est bien une bande de Moëbius. Le dessin de droite enfin montre ce qui se produit lorsque les boucles, qui se redoublent pour former le bord de cette bande de Moëbius, se rapprochent l'une de l'autre jusqu'à se rejoindre. On y voit qu'à ce moment la partie moebienne de la surface se réduit à une coupure qui se boucle en un tour. La coupure est la surface, indique Lacan dans « L'étourdit¹⁶ ».

Deux faits importants méritent encore d'être notés à propos de cette dernière présentation : d'une part, la ligne de coupure n'y cerne rien d'autre qu'un vide, d'autre part, le disque réductible à un point s'y étend à l'ensemble de la surface déduction faite de cette ligne. On voit se profiler ici les termes que Lacan évoque dans les passages de « L'étourdit » où il met en rapport le point hors ligne et la ligne sans point. Précisons que pour Lacan, toujours dans « L'étourdit », la coupure fermée dans ces trois dessins, ce serait le *dit* : « dans

¹⁵ Cf. à ce propos, J.-M. Vappereau, « Nouage du cercle de l'intension à l'horizon de l'extension Topologie à la surface du plan projectif », in *Les racines de l'expérience*, Paris, Lysimaque, 1989, p. 67.

¹⁶ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.

nos sphères, la coupure, coupure fermée, c'est le dit. Elle fait sujet : quoi qu'elle cerne¹⁷ ... »

Il résulte de tout ceci que les différentes présentations de cette coupure fermée, en tant qu'elles indiquent les différentes façons dont se départagent les parties sphérique et asphérique du plan projectif, indiquent également quelque chose de la façon dont ces morceaux de surface de structure topologique différente peuvent se juxtaposer dans cet espace.

Dès lors, et pour autant que la différence des logiques qui régissent respectivement l'école et l'association, présente effectivement quelque homologie avec ces différences de structure, les propriétés du plan projectif considéré dans sa globalité, en tant que surface connexe, devraient nous apprendre quelque chose de la coexistence possible de ces deux logiques. En outre, étant donné que le plan projectif, considéré dans sa globalité n'est rien d'autre que l'*apshère*, l'examen de sa structure devrait nous aider à penser comment la logique associative pourrait se laisser entamer par des effets d'école de façon à ce que l'association elle-même contribue à la fonction que Lacan évoque comme étant celle de l'école, à savoir de présentifier la psychanalyse au monde¹⁸.

Reste que tout l'intérêt pratique de telles inférences dépend de la validité de notre comparaison de départ. Il importe donc d'y revenir très attentivement. Comme je l'ai indiqué plus haut, je m'intéresserai ici à deux points de rapprochement. Je commencerai par la question de l'opposition dedans / dehors. Je m'intéresserai ensuite à ce qui différencie ces deux logiques sur le plan de la temporalité.

¹⁷ *Ibidem.*, p. 472.

¹⁸ Cf. J. Lacan, « Proposition... », *op. cit.*, p.246.

Intérieur, extérieur

Observons tout d'abord que, dans une association, les statuts, et en particulier les conditions d'obtention de la qualité de membre, déterminent une démarcation entre intérieur et extérieur et que cette démarcation détermine la personne morale que constitue l'association en tant qu'entité sociale. Je tenterai de montrer à ce propos que cette démarcation fonctionne comme une coupure de l'espace à trois dimensions et sépare l'intérieur de l'extérieur de l'association à la manière d'une surface bilatère.

Ceci peut s'éprouver dans l'expérience la plus courante de la vie en association. Il suffit de songer un instant à la différence qu'il y a entre une réunion fermée et une réunion ouverte pour saisir l'existence d'une séparation nette entre intérieur et extérieur.

De même il est facile de s'apercevoir que cette démarcation présente les propriétés d'une surface. Songeons aux portes, et aux fenêtres que nous fermons pour que la réunion dite fermée le soit effectivement. Il est clair qu'elles fonctionnent comme fermeture en tant que morceaux de surface venant s'ajuster sur les bords d'une surface ouverte. Songeons également au fait que tout ce qui s'élabore dans une réunion fermée, et qui n'est pas destiné à rester à l'intérieur de l'association, ne parviendra pas à l'extérieur sans qu'une ouverture ait été pratiquée dans cette démarcation : une porte s'ouvre, un imprimatur est apposé, une décision est prise de rendre public...

Tout ceci donne à penser que l'association en tant qu'entité se donne à saisir dans la logique associative à partir des propriétés d'une surface fermée connexe et bilatère, telle que la sphère.

Il semble aller de soi que l'exigence d'une démarcation radicale entre intérieur et extérieur se retrouve également dans la logique qui soutient le fonctionnement de l'école. Ce qui se déroule dans la cure, ce qui se dit dans la passe, dans le cartel de passe, aussi bien que dans les réunions fermées du collège doit être préservé de toute mise en circulation du côté de l'extérieur ou du public. Cependant, le fonctionnement de l'école suppose aussi un autre rapport entre intérieur et extérieur. La passe, et en particulier la nomination, viennent signifier, et même inscrire dans l'histoire de l'école, que le raccord de l'intension et de l'extension comporte une sorte de franchissement de l'intérieur vers l'extérieur, du privé vers le collectif et le public. Or, ce qui opère dans ce passage n'est pas de l'ordre d'une ouverture pratiquée dans une surface de démarcation entre un intérieur et un extérieur, mais se détermine plutôt par l'effet d'une fonction comparable à celle de la *dritte person* dans la réalisation du trait d'esprit¹⁹. L'entrée en jeu d'une telle fonction implique que pour ce tiers élément qu'est la *dritte person*, l'intérieur de la surface n'est pas séparé de

¹⁹ Cf. à ce propos : J. Lacan « Discours à l'École freudienne de Paris » dans *Autres écrits*, op. cit., p. 265, et B. Lemérier, « Esquisse. Contribution à une clinique de la passe », *Essaim n° 15*, Ramonville Saint-Agne, Érès, p. 11 et suivantes et *infra*.

l'extérieur. Ceci suppose que la surface bien que séparant en tout lieu un en deçà d'un au-delà, doit être conçue, dans sa globalité, comme une surface fermée, connexe et unilatère, autant de propriétés qu'elle partage avec le plan projectif ou *asphère*.

Orientation


Notons que les mathématiciens font souvent remarquer que l'opposition unilatère / bilatère est une manière approximative d'aborder les propriétés des espaces à deux dimensions et que l'opposition orientable / non-orientable permet de cerner ces propriétés de façon plus rigoureuse. La présentation de cette opposition va nous permettre d'introduire notre second point de rapprochement entre les deux façons de raisonner qui nous occupent et les deux composants du plan projectif.

Il va de soi qu'une surface est dite orientable s'il est possible d'y définir une orientation. Mais la possibilité de définir une orientation mérite en elle-même une explication plus détaillée. Celle-ci nécessitera de ne plus aborder ces surfaces de manière extrinsèque, comme nous l'avons fait le plus souvent jusqu'ici, mais de les considérer pour ce qu'elles sont en elles-mêmes, c'est-à-dire de manière intrinsèque²⁰.

Considérées de manière extrinsèque, les propriétés d'une surface apparaissent sous l'aspect qu'elles présentent pour un observateur extérieur. Quand vous manipulez un ballon pour expérimenter ce qu'est une sphère, vous vous placez à l'extérieur de l'espace à deux dimensions dans lequel consiste cette sphère. Cependant les exemples constructibles dans l'espace physique à trois dimensions ne rendent pas toujours compte au mieux des propriétés de structure des surfaces. La notion de face, en particulier, n'est pas aussi claire mathématiquement qu'il ne le semble physiquement : « un point de la surface n'est pas d'un côté ou de l'autre, il appartient à la surface c'est tout²¹ ».

Aborder la notion de surface de manière intrinsèque revient à la considérer en elle-même, c'est-à-dire comme un espace composé de points dans lequel il est possible de se déplacer dans deux directions. En procédant de cette façon, il y a moyen de se rendre compte que la distinction bilatère / unilatère, en recouvre une autre plus fine et plus proche de la structure mathématique qui est la distinction des surfaces orientables et non-orientables.

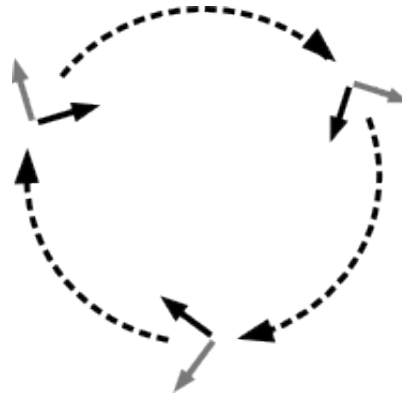
Tentons de présenter ceci de manière intuitive. La marche à suivre consiste à se donner un repère d'orientation et à étudier les translations de ce repère dans un espace à deux dimensions considéré intrinsèquement.

Supposons un repère de la forme suivante : . Nous entendrons par « translation » toute forme de déplacement de ce repère qui en laisse la forme



²⁰ Cf. J.-M. Vappereau, « Étoffe », *Les surfaces topologiques intrinsèques*, n° 2, Paris, Topologie En Extension, 1988.

²¹ Voir R. Lavendhomme, *Lieux du sujet*, *op. cit.*

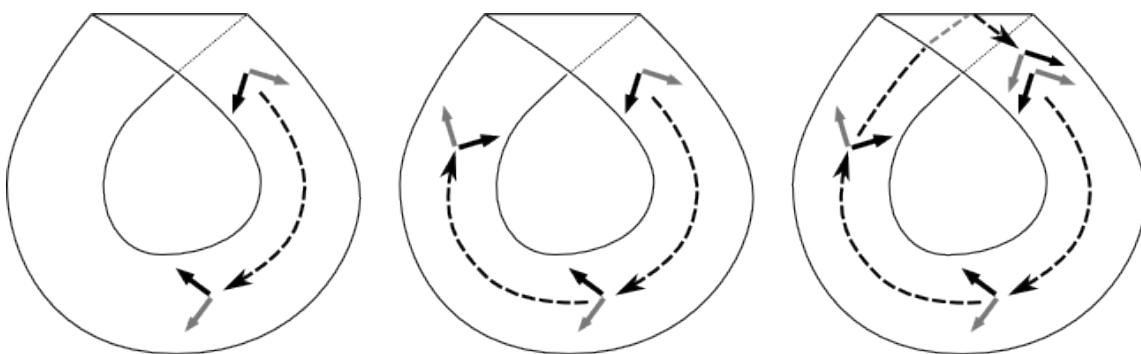
inchangée et nous nous intéresserons aux translations qui parcourent un circuit fermé dans l'espace considéré. Le dessin ci-dessous en est un exemple.



Si l'on étudie ce type de translation dans un espace sphérique, il apparaît rapidement qu'il n'existe pas de circuit fermé décrivant une translation dont le parcours aurait pour effet d'inverser les directions du repère au moment où il rejoindrait son point de départ. On en déduit que la sphère est orientable.

Les trois dessins qui suivent montrent que ce n'est manifestement pas le cas pour la bande de Moëbius. Le dessin de droite montre que la présentation du repère  devient  au moment où il rejoint son point de départ.

Notons que ces trois dessins se lisent bien en considérant que le repère se déplace non pas sur la surface, mais bien « dans l'épaisseur » de la surface, de telle sorte qu'à tout moment il est visible d'un côté comme de l'autre. Le dessin de droite montre en effet qu'au moment où le repère franchit le pli de la bande, il ne se retrouve pas sur sa face cachée mais reste parfaitement visible sur sa face avant.



Ceci indique que la bande de Moëbius est non-orientable. Le plan projectif étant le résultat de la juxtaposition d'une bande de Moëbius et d'un disque fermé, on peut montrer assez facilement qu'il est dans son ensemble non-orientable.

Remarquons que ces dessins suggèrent également que le fait d'inscrire un repère d'orientation dans une surface non orientable revient à poser comme

valide, ou comme équivalente, une directive d'orientation qui serait l'exacte inverse de celle prescrite par le repère au départ. Sans entrer dans plus d'explication, je noterai qu'appliquée à la dimension du temps, cette propriété se retrouve très précisément dans l'effet de rétroversion que Lacan présente comme inhérent à la réalisation de la parole : « effet de rétroversion, dit-il, par quoi le sujet à chaque étape devient ce qu'il était comme d'avant et ne s'annonce : il aura été, — qu'au futur antérieur²² ».

D'une façon plus générale, il ne serait pas difficile de montrer que Lacan s'est référé aux propriétés du plan projectif en tant qu'espace non orientable pour approcher ce qu'il a appelé le « noyau d'un temps réversible », ainsi que pour étudier les effets d'après-coup et de « rétroaction » qu'il situait au principe de la subordination du sujet au signifiant²³. Ceci est évidemment tout à fait clair dans le passage suivant extrait de « L'étourdit ».

La topologie n'est pas « faite pour nous guider » dans la structure. Cette structure, elle l'est — comme rétroaction de l'ordre de chaîne dont consiste le langage.

La structure, c'est l'asphérique recelé dans l'articulation langagière en tant qu'un effet de sujet s'en saisit²⁴.

Pour qui se fie à de tels propos, il n'y a pas lieu de douter que les propriétés de l'*asphère* doivent avoir une incidence sur ce qu'il en est de l'appréhension du temps dans la logique ou dans la façon de raisonner qui doit prévaloir dans l'école.

Par un raisonnement similaire, je serai amené à considérer que la prise en compte de la dimension temporelle dans la logique associative, peut être approchée à partir de la structure topologique d'une surface fermée, connexe et orientable telle que la sphère.

En effet, comme je l'ai indiqué plus haut, cette logique régit l'organisation d'un certain nombre d'activités selon un programme qui vise à réaliser les objectifs que l'association s'est donnés. Ce programme constitue une sorte de projection de ces objectifs dans un avenir plus ou moins proche. La succession de ces activités et leur organisation se soutient donc d'une temporalité linéaire orientée vers la réalisation de ces objectifs. Rien, dans l'organisation de cette succession ne nécessite a priori de prendre en compte les effets de rétroaction et de rétroversion pourtant inhérents à toute activité langagière. C'est ce qui donne à penser que la dimension du temps telle qu'elle

²² J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, *op. cit.*, p. 808. Cf. également J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 9 avril 1974. « Comme l'a fait remarquer, comme ça, un vieux sage, du temps où on savait quand même déjà écrire, ce qui s'imposait du langage n'est-ce pas, une route qui monte c'est la même que celle qui descend. »

²³ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, *op. cit.*, p. 838-839.

²⁴ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 483.

se présente dans la logique associative doit pouvoir être abordée à partir des propriétés des surfaces orientables telles que le tore ou la sphère.

Ceci termine la présentation annoncée des points de rapprochement entre les composants du plan projectif et les logiques qui prévalent respectivement dans l'école et dans l'association. Le présent travail aura pris son départ dans l'idée qu'école et association sont deux termes qui ne se recouvrent pas et il nous aura permis d'entrevoir leurs relations sous l'aspect d'une ligne de coupure opérant la jonction et la disjonction des deux composés hétérogènes du plan projectif.

Il est clair qu'une étude beaucoup plus poussée devrait compléter cette première ébauche et que seul un tel travail permettrait d'apprécier si un tel rapprochement se justifie ou non. Une telle étude nécessiterait de revenir aux différents passages où Lacan a soutenu son discours d'une référence au plan projectif, à commencer par ce qu'il en dit à la fin de la « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École ». Il s'agit d'un passage bien connu :

[...] je veux indiquer que conformément à la topologie du plan projectif, c'est à l'horizon même de la psychanalyse en extension, que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension.

Cet horizon, je voudrais le centrer de trois points de fuite perspectifs, remarquables d'appartenir chacun à l'un des registres dont la collusion dans l'hétérotopie constitue notre expérience²⁵.

Si je me place dans le fil des explications qui ont été développées plus haut, il ne me semble pas douteux, plusieurs lecteurs en conviennent d'ailleurs²⁶, que l'*horizon* et le *cercle intérieur* dont il est question ici renvoient aux différentes trajectoires de la coupure fermée sur l'*asphère*. Mais la description des trois points de fuite perspectifs pourraient également relancer les réflexions que j'ai tenté d'amorcer ici.

²⁵ J. Lacan, « Proposition... », *op. cit.*, p. 256.

²⁶ Cf. à ce propos, *Les racines de l'expérience*, *op. cit.*, p. 67.